

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 52

Artikel: Phelippe, Io comi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193984>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pompon (52 centimètres) est, par l'aspect, la sœur jumelle de Pomponnette, mais elle n'a pas eu le malheur qui est arrivé en naissant à Pomponnette qui perdit la parole. Pompon parle. Elle dit « papa et maman », comme vous et moi.

Boubou, Pomponnette et Pompon ont toutes trois des qualités diverses, et au total toutes trois la même valeur. Elles sont faites du meilleur bois; leur tête est en biseau; tout est incassable; elles sont articulées des pieds à la tête. Le prix de chacune d'elles est de 9 francs, prise dans nos bureaux. Envoi franco (port et emballage compris: 10 francs).

Prière de presser les demandes. De telles poupées, à ce prix, sont une occasion rare, et nous en manquerons, assurément.

Philippe, lo comi.

S'on vāo avāi bon temps, faut adé tātsi dè sè férè bin vairè dè clliāo qu'ont oquì à no coumandâ.

Dāo teimps iò on fasāi onco dein tsaqiè veladzo lè z'exerciço dè la demeindze po lè grenadiers, lè vortigeu, lè mouscatéro et lo dépou, po lè manteni dein la maniance dāo pétairu et dāi demi-tou, lo tambou tapavè la retraite lo deçando né, et la demeindze, quand rappelavè, tsacon dévessai s'aménâ, armâ et équipâ, sein l'abreçà, po allâ passâ dûz z'hâorès dè teimps su la pliace d'armès.

Onna demeindze, que fasâi onna raveu qu'on châvè sein remoâ, lo comi dè B... fasâi caminâ su la pliace lè dozè sordâ dè son contingent, à n'hâorès dâo matin. Lo deçando, iò l'étai z'u pè Lôzena, lâi s'étai on bocon attardâ pè lè Trâi-Suisse, kâ l'étai quartettârè, et lo leindéman, lo pourro diablio avâi onna sâi dè la metsance; et quand faillai férè traci sè z'hommo ào redou dâo sélao, faut pas êtrè ébahi se tot ein coumandeint: « Portez, arme! Arme, bras! Décendez, arme! » guegnivè à tot mo meint dâo coté dè la pinta. Assebin, après onna petita demi-hâoretta, que lâi seimblia rudo granta, coumandâ: « Harte, front! En place, repos! »

Adon, reinfatè son sâbro dein lo fourreau, trait son chocot po preindrè son motchâo dè catsetta po sè panâ lo front, et fâ: « Quoi pâyè quartetta? »

Ma fâi, sè z'hommo sè vouâitont; pas ion n'avâi pi demi-batz dein son bosson, et nion ne repond rein.

Furieux dè vairè que nion n'offressâi rein, Phelippe, lo comi, qu'avâi tant sâi et que sè peinsâvè dè férè lo resto dè l'exerciço à l'ombro, à la pinta, sein que cein lâi cotâi oquì, sè dese ein li-mémo: « Ah! l'est dinsè! n'y ein a pas pi ion qu'aussè l'acquouet dè pâyi demi-pot! eh bin, atteindè, vilhies roûtes! »

Adon sè recoulè dè trâi pas, trait son sâbro, et coumandè de 'na voix grindze: « Garde à vous! Portez, arme! Par file à droite, droite! En avant..., arche! »

Et lè fe traci tantquiè contrè lè midzo, que l'etiont ti reindus et mafis coumeint après duè vouarbès dè vouagnéson.

La demeindze d'aprés, lè sordâ, que sè tegnont po avertis, aviont prâi dâi precauchons. Assebin ào premi: « En place, repos! » lo petit Henri, qu'étai dein lè vortigeu, lâi fâ:

— Vein-no bâirè on verro, comi?

— Bin se te vâo, Henri, se repond.

Et tota la beinda lâi allâ, que lâi restitront la mâtî dâo teimps dè l'exerciço.

Souvenirs de nouvelle année.

O jour de l'an, ô premier janvier, que j'ai vu de tes pareils passer sur ma tête grise! C'est toi qui m'a creusé ces rides au coin des yeux, et ces larges sillons sur mon front, autrefois si uni; c'est toi qui as impitoyablement arraché les cheveux que j'avais si épais; c'est toi qui as blanchi ceux qui me restent! Ils étaient si noirs! Mais, va, je ne t'en veux pas, moi. Tu me rappelles de beaux souvenirs, et j'aime ta bonne venue comme aux premiers jours de mon enfance quand tu m'arrivais avec des fleurs dans les mains, de bonnes dragées dans les poches et de bons gros baisers sur les lèvres. Je t'aime comme je t'aimais à DIX ANS.

Quelle belle et admirable faculté que l'imagination! quelle finesse, quelle profondeur dans ce don précieux qui nous permet d'évoquer les ombres du passé et de scruter les arcanes de l'avenir!

Je suis là dans mon grand fauteuil, à 60 ans de distance de ce mot joyeux: *dix ans!* et je n'ai cependant qu'à vouloir, et je me revois tel que j'étais alors.

Mes cheveux ont blanchi, ma tête s'est inclinée, mes dents sont parties sans recourir à la main du dentiste, mes jambes flétrissent quand je marche, mes yeux n'y voient plus, et cependant je regarde à travers ces soixante années de distance et je me revois turbulent gamin à tête légère et folle, mes beaux cheveux épars, mordant avec mes bonnes dents à même d'une grosse pomme verte, ou grimant comme un singe tout au haut d'un vert peuplier pour dénicher une petite famille que j'ai aperçue d'en bas, grâce à mes bons yeux de lynx.

O, premier janvier, que je t'aimais à dix ans! Mon vieux Pierre, mon bon Jacques, mon vieil ami Lucien, vous rappelez-vous le bon maître d'école de notre village? Comme il nous aimait! Comme il s'appliquait à nous tracer un beau modèle de lettre de nouvelle année! Et nous, penchés sur une belle feuille de papier, toute bariolée de fleurs et de bons hommes dorés, nous tâchions d'imiter les belles majuscules du maître! Et quand nous avions réussi, quelle joie, quels cris d'allégresse, quels trépignements!

Puis le grand jour arrivait Ce jour-là, il n'était pas nécessaire de m'éveiller. Dès les six heures du matin, le cœur me battait dans la poitrine; je pesais mes espérances, je me rappelais ce que j'avais vu; le moindre signe de ma mère, le moindre geste, le moindre mot de mon père, rien ne m'avait échappé.

Mon père était rentré à huit heures du soir avec un grand paquet blanc sous son paletot... Ma mère avait parlé bas à mon père en me regardant.

Enfin l'heure sonnait... Je courais palpitant dans la chambre de mes parents... Je récitaïs mon compliment sans y comprendre un seul mot; mais on me trouvait charmant; ma lettre était déclarée superbe: « Quelle belle écriture! » disait mon père.

— Vois donc, quel style! disait ma mère.

Pauvre maître d'école! c'était lui qui avait dicté la lettre, et c'est moi qui recueillais les louanges et les compliments. Combien d'hommes aujourd'hui font comme moi, et reçoivent les récompenses qui reviendraient de droit à leur maître d'école.

Puis les cadeaux pleuaient, c'était un cheval de bois, une voiture, des images magnifiquement enluminées, et une averse de dragees et de croquets.

O mes étrennes de janvier, je n'ai plus aujourd'hui mes dents pour vous croquer.

Je revois aussi mes beaux *vingt ans*. J'avais la tête droite, la taille souple, la poitrine bien en avant, j'aspirais l'air à pleins poumons. Ah qu'il faisait bon vivre à vingt ans! Rien que d'y penser, je sens une chaleur fortifiante qui court dans tout mon cœur, comme un verre de vin généreux.

A vingt ans, les goûts changent et les étrennes aussi.

A vingt ans, on ne reçoit déjà plus tant d'étrennes, mais on donne déjà.

A vingt ans, on paie l'impôt de l'amour et de l'amitié, impôts charmants pour les âmes généreuses, et pour lesquels on ne se fait jamais tirer l'oreille.

Ô ma Catherine, tu étais alors ma douce fiancée, tous les jours étaient pour nous des premiers de l'an, et les souhaits que nous faisions n'étaient pas menteurs: l'année était bonne et heureuse alors. Cette année-là, le premier janvier, nous échangeâmes nos deux anneaux de fiançailles et nous jurâmes de nous aimer toujours, de ne jamais nous séparer.

Nous avons tenu la moitié de nos serments: nous nous sommes aimés toujours! Nous nous sommes mariés.

Puis, à *trente ans*, le premier janvier, Dieu a béni notre amour et tu m'as donné ma Cécile, ma fille aux beaux yeux noirs.

O mes chères étrennes de trente ans, vous avez été les meilleures!...

A *cinquante ans*, aussi un premier janvier, nous nous sommes quittés. La mort impitoyable est venue chez nous.. Tu m'as dit: « Vis pour notre enfant! » Et je t'ai obéi. J'ai vécu pour elle. Elle pleure en regardant ton beau portrait, pâle image de ce que tu étais alors, ô ma Catherine aimée!

O mes tristes étrennes de cinquante ans, que n'avez-vous été les dernières!!!

Et maintenant, quelles étrennes vas-tu m'apporter, ô premier janvier 1894? M'apporteras-tu la fin de mon long voyage? Me signeras-tu mon passeport pour l'éternité?

Seigneur, je m'incline devant ta volonté! Toi seul sais ce que renferme l'avenir dans les plis de son lugubre manteau. Je suis prêt, si tu le veux, à dire adieu à ces vieux meubles que j'achetai avec ma Catherine; je suis prêt à troquer mon grand fauteuil et ma robe de chambre, contre le linceul et la robe de sapin.

Vieux amis de mon temps, jeunes gens